

le sable, et s'avança vers le jeune homme la main tendue.

Comment vient la sympathie? C'est un vieux proverbe que depuis six mille ans on n'a pu résoudre; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'un sentiment très vif était entré dans le cœur de Margaret, dès l'heure où elle avait vu le marquis de Trémur donner ce cordial baiser à sa vieille nourrice. Et cet attrait s'était encore accru (étrangeté du cœur) de la réserve de Gaston.

—Au moins ce fier Breton se disait la riche héritière, ne s'incline pas devant mes millions!... C'est le premier!

Puis dans le village, dans toutes les maisons des pêcheurs, quel éloge on faisait du marquis! Et depuis huit jours Margaret interrogeait. Elle était, on peut le dire, satisfaite de sa petite enquête, et sûre, maintenant que dans les veines du descendant des Trémur coulait un sang indépendant et généreux s'il en fut, elle laissait glisser son cœur sur la pente.

Mais Gaston tout à son rêve, ne vit ni l'œil brillant de la jeune fille, ni son délicieux sourire; et après une courte, une insignifiante causerie:

—Miss, dit-il d'un air indifférent, car il voulait dissimuler sa propre émotion, ce matin même, je vous ai entendue prononcer un nom qui m'a rappelé de lointains souvenirs: celui que Mlle de Guérande. Vous connaissez donc cette jeune fille?

—Si je connais Germaine! répondit vivement Margaret: une sœur pour moi; mon amie la plus chère... C'est une perle; c'est l'âme la plus exquise que le ciel ait créée... Mais, je le vois, vous ignorez son étrange histoire...

—Oh! *yes*, interrompit Barbara Morridge, je vois vos ignorer sa beautiful conduct. Sa histoire, indeed, était une roman très intéressant... J'ai versé pour elle très bôcoup de larmes... Oh! sir, il avait eut une mensonge de dire tout le monde être stouipide.

—Oui, Morridge, fit en souriant Margaret, oui, pauvre âme sensible, avez-vous assez pleuré?

Et, redevenant sérieuse en s'adressant à Gaston:

—Je ne saurais vous dire de quelle délicatesse Germaine à fait preuve à la mort de Mme de Guérande, qui était ma tante, la sœur de ma mère... Je suis à moitié Française, vous voyez, et catholique comme ma chère Germaine. Oh! Monsieur, mon amie à été admirable de droiture, de désintéressement. Si vous saviez avec quelle grandeur d'âme elle abandonna une magnifique fortune qui, disait-elle, ne lui appartenait pas! Et moi, hélas! j'ai dû en hériter. J'ai eu beau me révolter, refuser... Que pouvais-je contre la volonté de Germaine? D'ailleurs, je suis mineure, et mes désirs, paraît-il ne sont d'aucun poids, mais plus tard... oui, plus tard je me dédomagerai.

En ce moment les baronnets ayant consolidé la cible, se rapprochèrent de l'Écossaise. Tous deux se précipitèrent vers l'arbalète délaissée sur le sable, et Philippe Lyndall, plus prompt que sir Arthur, la tendit à Margaret.

—Merci, dit-elle, j'ai fini de tirer pour aujourd'hui. Allez donc, tous deux, rejoindre mon père. L'histoire que je vais raconter est longue, vous la savez par cœur, elle ne vous intéressera plus.

Et, leur faisant un geste de la main:

—Bonne pêche!... A tantôt!

Les baronnets, furieux, s'empressèrent pourtant près de lord Mac-Bayle et se mirent à écouter en silence, mais avec de grands gestes admiratifs, le récit de la capture d'un saumon gigantesque pris au dernier printemps dans les eaux de Tweed.

La conversation du pêcheur sentait le marécage. Jamais elle n'avait eu d'autre thème que les roseaux, les rivières, les mouchecons, les saumons et les truites; mais il y a dans toutes les paroles d'un millionnaire un si puissant attrait, elles grisent si délicieusement certaines âmes cupides, que le deux baronnets écoutaient, en souriant, l'épisode si connu de la prodigieuse capture.

Le vieil écossais, oubliant sa raideur britannique, s'abandonnait à un laisser aller plein d'expansion. Il imitait, de ses bras arrondis, la ligne qui se courbe, et simulait de ses joues gonflées, le bruit du moulinet qui tourne.

Il avait enfourché son coursier favori; et, prenant en groupe ses deux auditeurs, il les entraîna sur les rives de tous les cours d'eau de France et d'Écosse.

Tandis qu'il discourait, Margaret montra à Gaston et à Mare, qui venait de rejoindre son ami, un rocher tapissé de lichen:

—Asseyons-nous là, dit-elle, car l'histoire de Germaine sera longue. Que de fois l'ai-je entendue redire par le bon docteur Gauthier, votre oncle, paraît-il, monsieur Mare, et par Germaine elle-même! Jamais je ne me lassais de les écouter. Il me semblait que je revivais ainsi la vie de mon amie, que je ressentais toutes ses impressions.

Et soudain la voix de l'Écossaise prit une expression émue, vibrante par instants; puis, en quelques mots profondément sentis, elle raconta à son sympathique auditoire le récit qui va suivre. Nous parlerons cependant pour Margaret, notre privilège de conteur nous permettant, mieux encore qu'à miss Mac-Bayle, de pénétrer au fond des âmes et d'en décrire toutes les sensations, toutes les joies, toutes les douleurs.

Que de phases différentes marquent parfois une seule existence! Pour les uns, un printemps commence la vie, un hiver l'achève; d'autres, au contraire, trouvent en naissant des larmes, et disparaissent entourés de sourires.

Germaine n'avait pas échappé à cette loi des contrastes. Pour elle, les larmes commencent la vie. La pauvreté et l'humilité se présentèrent à son chevet dès qu'elle eut posé le front sur le petit oreiller de son berceau d'osier. C'était dans une pauvre mansarde parisienne; un logis misérable où tout était vile, démeublé.

Un jour, l'enfant s'agitait dans sa couchette, elle pleurait. A son appel, une femme aux traits altérés l'enveloppa d'un vieux châle et commença une de ces interminables promenades où les mères usent leurs forces et leur vie.

Elle marchait à pas légers, la pauvre Sûzel, la pauvre mère de Germaine; elle marchait en chantant, de sa voix pleine de larmes, une plaintive mélodie. Elle chantait et ses yeux se portaient, avec désespoir, tantôt sur la nudité de la mansarde, tantôt sur un lit demeuré dans l'ombre; et sur ce lit gémissait un blessé, Hans Hermel, le père de Germaine.

L'enfant, un moment apaisée, recommença ses vagissements; et Sûzel, essuyant ses yeux du revers de sa main, reprit avec courage sa monotone plainte.

Le vent faisait rage au dehors; la neige tombait à flocons pressés.

—La neige! qu'elle est froide dans ce Paris, pensait l'Alsacienne; c'est comme un manteau de glace.

Et, pressant plus fortement sa fille contre sa poitrine, elle réchauffait de sa chaleur le petit être frissonnant.

—Là-bas, à la ferme de Rûsenthal, personne n'a froid, disait encore la berceuse, comme se parlant en rêve. Tous sont réunis

à la veillée. On rit, on chante... Le poêle ronfle. Que sa chaleur doit-être douce et bonne!

Dors, ma chérie, dors, mon trésor, mon amour.

Semblables à des jonchées de feuilles mortes, tous ses souvenirs se levaient à cette brise d'hiver et rendaient plus amère encore la tristesse du présent.

Elle revoyait son village avec ses tilleuls en fleurs, ses charmilles de houblon au vert feuillage. Puis la ferme, la grande ferme où les meubles de chêne luisaient comme des miroirs. Puis encore le travail des moissons: les vastes plaines couvertes de blé mûr cu gaiement en chantant, on maniait les faucilles. Le soir, sur la table le couvert était mis, et la maîtresse du logis donnait toujours à la petite servante sa bonne part de potage fumant. Sûzel était heureuse. Tous l'aimaient à la ferme. Oui, il faisait bon là-bas, tandis que dans la mansarde parisienne plus un rayon de soleil, jamais, jamais!

La berceuse frissonna et continua son rêve en le rythmant de sa chanson.

Le temps avait passé au Rûsenthal; Sûzel allait avoir vingt ans. Son visage était charmant sous le large nœud alsacien. Hans Hermel le lui dit un jour, à la kermesse du village. Sûzel rougit, regarda Hans; leurs deux mains tremblèrent; et, l'année suivante, toute la noce valsait dans la prairie de Rûsenthal.

(A suivre)

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle
—16 pages. 3 fr. par an. —Poésies, nouvelles, chroniques, etc. —Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FOURMAYON, JULES CANTON, 19 RUE SUFFRELOT.
Sommaire du No 31. Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. —Avis divers. *La Sarnie Littéraire*: Nomination. — Cours de l'Hotel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde Littéraires*: M. Fagnou à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. — Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Menard, par M. Vel. — Académie de Maçon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 30^{me} séance du salon, par M. Eugène Ledrain. — Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.